



CLASSIQUES
GARNIER

BOUDOU (Bénédicte), HAUSMANN (Frank-Rutger), « André Lanly, "Remarques sur les dialectalismes de Montaigne", *De la plume d'oie à l'ordinateur*, Études de philologie et de linguistique offertes à Hélène Naïs. Gisela Schlüter, "Kleist und Montaigne" », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VII*, n° 9 - 10, 1987 – 2, p. 100-102

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12413-9.p.0102](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12413-9.p.0102)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1987. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Dense, bien informé (la bibliographie est importante), le livre de J. Casals Pons offre aux lecteurs de Montaigne un grand nombre de pistes séduisantes — certaines assez nouvelles — pour l'interprétation des *Essais*. Ouvrage de « bonne foi », il apporte à la critique montaigniste une contribution d'incontestable qualité.

Claude BLUM

André LANLY,

« Remarques sur des dialectalismes de Montaigne », *De la plume d'oie à l'ordinateur*, Etudes de philologie et de linguistiques offertes à Hélène Naïs,

Presses Universitaires de Nancy, 1986, p. 277-297.

En philologue, A. Lanly étudie trois des « dialectalismes » de Montaigne : *eloise*, *fouteau*, et *morfondement*, et s'attarde sur le premier d'entre eux. Il s'interroge ainsi — se référant au *Französisches Etymologisches Wörterbuch* — sur la forme la plus ancienne du mot *eloise* (présent dans les *Essais* II, 12, 526 b ; et III, 5, 844 c), et sur son évolution phonétique depuis « esloidier » ou « eloidier », jusqu'à « eloyse » (p. 286). Les formes en *d* s'avèrent plus anciennes que celles en *z*, qui témoignent d'altérations récentes. A. Lanly propose de remonter à un **eslausiare* = faire des éclairs, qui vient de *lux*, *lucis* et prévalait dans le Sud et l'Est de la France (le Nord avait, lui, *fulgur*), et aurait donné *esloidier*. Pour expliquer le *d*, il suggère la dérivation suivante : *lux*, **luciare* (qui aurait existé dans le Massif Central), **lucitare*, **lucidare*, et la coexistence de deux formes vocaliques l'une avec *yod* qui aurait donné *eloise*, et l'autre sans *yod* *eleude* (parfois *alonde*).

Quant à *fouteau* (III, 5, 856 b), s'il est le nom régional — et non vulgaire, comme le prétend le Larousse du xx^e siècle — du hêtre, A. Lanly le considère bien francisé au xvi^e siècle (Lemaire de Belges, Amyot l'emploient). Le troisième mot étudié est *morfondement* = « maladie causée par un froid subit », qu'on trouve à cinq reprises dans les *Essais*. A. Lanly ne le juge pas — contrairement à Voizard — forgé par Montaigne, puisqu'il est attesté en Limousin et en Auvergne. D'ailleurs, si Montaigne emploie quelques prépositions, comme à pour introduire des verbes transitifs directs (« on le pilla, et à moi », III, 12, 1044 b), A. Lanly n'y voit pas gasconisme mais « dialectalisme du Sud-Ouest », et pense que « Montaigne connaissait au moins les mots de son vulgaire périgourdin ».

On peut regretter, à ce propos, qu'A. Lanly ne mentionne aucun des travaux récents faits sur les occitanismes de Montaigne, en particulier ceux de Fausta Garavini (*Lingua al trivio*, paru dans les *Studi in onore di Lorenza Maranini*, et repris dans son livre *Itinerari a Montaigne*, Florence, 1983), et de Robert Lafont (« Que le gascon y aille si le français n'y peut aller » : réflexions sur la situation linguistique et stylistique de l'œuvre de Montaigne », *Le Français*

Moderne, 36, 1968, p. 98-104 ; et « Les gasconismes de Montaigne », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, IV, 5, 1968, p. 12-16). En effet, là où A. Lanly écrit que Montaigne emploie « des dialectalismes » « en croyant qu'ils sont français » (p. 278), R. Lafont souligne le « malaise » linguistique (p. 100, *Le Français Moderne*), de Montaigne, dont la situation par rapport au français est celle d'un déraciné, pris au carrefour du latin (qu'il parlera exclusivement jusqu'à l'âge de six ans), du gascon, qu'il tend à surestimer aussi parce qu'il est mal intégré à la langue nationale, le français. Cette triangulation par rapport au langage (pour reprendre l'expression éclairante de Fausta Garavini, *Itinerari a Montaigne*, p. 44) se complique encore du fait que Montaigne rejette son dialecte périgourdin nord-occitan, même s'il y cède parfois par inadvertance, et valorise le gascon (la langue des Cadets de Gascogne, en crédit à la Renaissance, ne serait-ce que grâce à Jeanne d'Albret et Henri de Navarre), bien qu'il n'y fasse que peu d'emprunts, concernant surtout le vocabulaire militaire.

Il est donc dommage qu'A. Lanly traite exclusivement de vocables, sans s'intéresser à l'attitude de Montaigne à l'égard des mots qu'il connaît : Jules Brody ne rappelait-il pas récemment que son langage était apparu au XVI^e siècle « comme un idiolecte généralisé » ?

Bénédicte BODOU

Gisela SCHLÜTER,

« Kleist und Montaigne »,

Arcadia, Zeitschrift für vergleichende Literaturwissenschaft, 22, 1987, 225-233.

Les recherches sur l'œuvre littéraire de Heinrich von Kleist en Allemagne sont encore déficitaires en ce qui concerne ses lectures et la reconstitution des sources qu'il a exploitées. Il y a plus de cent ans qu'Otto Braham et Georg Minde-Pouet ont avancé l'hypothèse que Kleist avait une connaissance approfondie des *Essais* de Montaigne qu'il a probablement lus dans la version intégrale de Joachim Bode, *Gedanken und Meinungen des Herrn Montaigne über verschiedene Gegenstände* (1793/95 ; « Pensées et opinions de Michel de Montaigne sur divers sujets »). Cette traduction est encore estimée de nos jours pour sa qualité, par exemple par Hugo Friedrich, un juge sévère qui, lui-même, maîtrisa avec une grande aisance la langue de Montaigne. Kleist utilisa les *Essais* surtout comme un manuel littéraire et philosophique. Gisela Schlüter « actualise » les indications de Braham et Minde Pouet ; elle remarque toutes sortes de réminiscences de Montaigne dans l'œuvre de Kleist, voire dans ses lettres, ses essais, surtout *Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden* (« La fabrication progressive des pensées par la parole »), plusieurs nouvelles et particulièrement dans *Katherine de Heilbronn*. Kleist subit pourtant moins l'influence artistique ou esthétique de Montaigne que son attraction intellectuelle. L'intérêt qu'il portait

aux *Essais* n'étonne guère, puisqu'il connaissait bien les classiques français, Montaigne, Racine, Rousseau, ce dernier citant fréquemment et même plagiant Montaigne. L'éclectisme fier et sûr de Montaigne, qui ne se faisait pas scrupule de se servir de citations et d'idées d'autrui, était aussi un modèle pour Kleist qui apprit par cette lecture comment on peut transformer des capitaux empruntés en biens propres et inaliénables.

Frank-Rutger HAUSMANN